

Une saison irlandaise à la Licorne
La Reine de beauté de Leenane et Howie le Rookie

Christian Saint-Pierre

Number 103 (2), 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26362ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Pierre, C. (2002). Review of [Une saison irlandaise à la Licorne : *La Reine de beauté de Leenane et Howie le Rookie*]. *Jeu*, (103), 20–23.

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Une saison irlandaise à la Licorne

Grâce à l'initiative du Théâtre de la Manufacture, nous avons découvert cette saison les univers de deux dramaturges irlandais contemporains. Le directeur artistique, Jean-Denis Leduc, a pressenti que le ton et le propos de ces pièces auraient des résonances chez son public. Effectivement, au plaisir de la découverte s'ajoutait l'intérêt que représentait une certaine parenté avec la dramaturgie québécoise. Ces textes ont pour cadre la ville et la campagne, révélant une dichotomie au sein de l'identité irlandaise, qui n'est pas sans évoquer la nôtre. *La Reine de beauté de Leenane* de Martin McDonagh, qui a ouvert la saison, se déroule dans le Connemara, une région rurale de l'Irlande où la pluie accompagne inexorablement le quotidien monotone d'une mère et de sa fille. À l'opposé, du moins spatialement, la pièce de Mark O'Rowe, *Howie le Rookie*, s'ancre dans l'urbanité cruelle d'un Dublin où les destins de deux jeunes garçons avides de vengeance vont s'entremêler.

Les deux reines

Si Martin McDonagh¹ a situé l'action de sa *Reine de beauté de Leenane* dans une cuisine, ce n'est pas innocemment. Notre propre dramaturgie nous a habitués à l'usage théâtral de ce lieu, scène par excellence des drames du quotidien. C'est donc dans une cuisine à l'atmosphère extrêmement étouffante, dans les montagnes d'un petit village appelé Leenane, que se déroule cette sombre comédie. À quarante ans, Maureen n'a toujours pas trouvé l'amour. Elle vit seule avec une mère vieillissante et manipulatrice parfois jusqu'à la cruauté. Subissant et exerçant cette violence psychologique au quotidien, les deux femmes se poussent mutuellement chaque jour davantage dans la folie. La mère, symbole du pessimisme d'une région où même le fantasme d'un ailleurs semble illusoire, s'acharne à garder sa fille auprès d'elle, à lui retirer tout espoir d'une vie meilleure ; toute la pièce repose sur cette relation mère-fille, dynamique qui, bien qu'en apparence simpliste, est d'une

La Reine de beauté de Leenane

TEXTE DE MARTIN McDONAGH ; TRADUCTION DE FANNY BRITT.
MISE EN SCÈNE : MARTIN FAUCHER, ASSISTÉ DE CLAUDINE PARADIS ;
DÉCOR : DAVID GAUCHER ; COSTUMES : MARC SÉNÉCAL ; ÉCLAIRAGES : ANDRÉ RIOUX ; MUSIQUE ORIGINALE : JEAN-FRANÇOIS PEDNÔ ; ACCESSOIRES : PATRICIA RUEL ; MAQUILLAGES : JACQUES LEE PELLETIER ; PERRUQUES : RACHEL TREMBLAY, CYBÈLE PERRUQUES ;
CONSEILLER EN GAÉLIQUE : JOHN O'SHEA ; MOUVEMENTS : HUY-PHONG DOÀN. AVEC MICHELINE BERNARD (MAUREEN), DENISE GAGNON (MAG), STEVE LAPLANTE (RAY), JEAN MAHEUX (PATO) ET LES VOIX DE PHILIPPE COUSINEAU ET JOHN O'SHEA. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 18 SEPTEMBRE AU 27 OCTOBRE 2001.

Howie le Rookie

TEXTE DE MARK O'ROWE ; TRADUCTION D'OLIVIER CHOINIÈRE. MISE EN SCÈNE : FERNAND RAINVILLE, ASSISTÉ DE JEAN GAUDREAU ET DE ROBERT VÉZINA ;
DÉCOR : PATRICIA RUEL ; COSTUMES : MARYSE BIENVENU ; ÉCLAIRAGES : ANDRÉ RIOUX ; MUSIQUE ORIGINALE : LARSEN LUPIN ; MAQUILLAGES : SUZANNE TRÉPANIER. AVEC MAXIME DENOMMÉE (ROOKIE LEE) ET CLAUDE DESPINS (HOWIE LEE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 19 MARS AU 27 AVRIL 2002.

1. *The Beauty Queen of Leenane* a été créée en Irlande et en Grande-Bretagne en 1996, offrant à son auteur, alors âgé de vingt-trois ans, un succès quasi instantané. Après un parcours jonché de prix et un grand succès américain, la première pièce de McDonagh est produite au Centaur Theatre de Montréal en 1999.

complexité inquiétante. Non seulement les deux femmes ont un lourd passé, puisqu'il y a bien longtemps qu'elles s'empoisonnent la vie, mais elles sont partie intégrante d'un contexte culturel et social qui tue les aspirations d'un individu dès sa naissance. Le syndrome des régions isolées cultivant le mythe de la grande ville est ici superposé

à un sentiment d'infériorité et d'envahissement culturel face à la Grande-Bretagne. Ainsi, au cœur d'une quête d'identité tout autant individuelle que collective, les deux femmes ont été entravées. Le texte du dramaturge irlandais révèle à cet effet de troublantes similitudes entre la situation sociopolitique du Québec et celle de l'Irlande.

D'un naturalisme cru, la mise en scène de Martin Faucher souligne l'impact de cet angoissant huis clos en nous entraînant dans un véritable cul-de-sac entre la mère et la fille. Si, pendant la première moitié du spectacle, on ne sait pas s'il faut rire ou pleurer des mille moyens utilisés par les deux femmes pour se

jouer l'une de l'autre, la résolution de la pièce nous plonge sans équivoque dans la tragédie. Lorsque Maureen découvre que sa mère lui a dissimulé une lettre de Pato, l'homme qui aurait pu lui offrir une autre vie, elle fera le geste ultime, celui vers lequel cette logique de destruction nous menait inéluctablement : le meurtre. Les deux comédiennes de Québec, Micheline Bernard et Denise Gagnon, réussissent de manière saisissante à exprimer cette imbrication de haine et d'attachement mutuels qui unit leurs personnages. Ce spectacle a su éviter le mélodrame ou encore la parodie grâce à la qualité de l'interprétation des deux comédiennes. Leurs faire-valoir masculins ont également très habilement contribué à la cohérence de l'ensemble : Steve Laplante en s'installant si aisément sur la corde raide qui relie la comédie au drame, et Jean Maheux en exprimant avec beaucoup de sensibilité la force et la tendresse de son personnage. Il faut souligner la grande finesse de la traduction de Fanny Britt, qui est parvenue avec beaucoup de fluidité à rendre le caractère organique de cette langue, dosant savamment l'oralité et les expressions à saveur pleinement irlandaise. On avait l'étrange impression d'être en territoire connu, en plein cœur de la République d'Irlande.

Les deux rois

Évoluant dans un tout autre paysage, les personnages de Mark O'Rowe² sont imprégnés de l'atmosphère virile et décadente des quartiers ouvriers de Dublin. Si la structure de *la Reine de beauté...* est somme toute fort conventionnelle, celle de

2. Né à Dublin en 1970, Mark O'Rowe a écrit six pièces au cours des six dernières années. *Howie The Rookie* a été créée à Londres en 1999 et a fait depuis le tour du monde. La création montréalaise est la première en langue française.



La Reine de beauté de Lee-nane de Martin McDonagh, mise en scène par Martin Faucher (Théâtre de la Manufacture, 2001). Sur la photo : Micheline Bernard (Maureen), Jean Maheux (Pato) et Denise Gagnon (Mag). Photo : Yanick Macdonald.

Howie le Rookie est nettement plus originale d'un point de vue formel. La pièce est une juxtaposition de deux monologues prononcés par des personnages masculins dans la vingtaine qui ont bien plus qu'un nom de famille en commun. Ces deux garçons vivent dans un monde où tout est prétexte à conflit entre bandes rivales. L'honneur est au cœur de leurs rapports ; ils règlent leur vie selon des codes qui, s'ils nous paraissent incohérents, semblent tenir pour eux de l'évidence. Comme ils sont issus d'un milieu familial aliénant, en perte de repères, c'est souvent leur « bite » qui donne un sens à la vie. Dans l'univers où ils manœuvrent, les femmes sont des « salopes », des « blondasses »...

Au premier abord, ils ne sont pas, disons-le, particulièrement attachants. Pourtant, bien malgré nous, nous devenons empathiques à leurs folles aventures.

Tout d'abord, *Howie Lee* (Claude Despins) nous livre sa version des faits, dans ce qui semble être un entrepôt en ruine. C'est une histoire abracadabrante de gale transmise par un matelas et de poisson thaïlandais malencontreusement égaré qui a mis *Howie* sur la trace de son homonyme : *Rookie Lee* (Maxime Denommée). Démarre ainsi une véritable chasse à l'homme alors que, sur scène, se déploie une impressionnante galerie de personnages, tous plus farfelus les uns que les autres.

Par le seul discours d'un acteur, une multitude de figures essentielles à la vérité du récit sont évoquées. C'est sûrement là que réside le principal intérêt de ces deux monologues enchaînés. Quand *Rookie Lee* succède à *Howie*, on reprend un peu plus tôt dans l'histoire, on refait avec lui le chemin parcouru, jusqu'à ce qu'on apprenne de quelle manière leur aventure commune s'est conclue. Cette rencontre entre les deux *Lee* sera une révélation. Instruits du destin de l'autre, si semblable, les ennemis laisseront tomber les masques et leur soif de vengeance. Ils troqueront les rôles du pourchassé et du pourchassant pour ceux du protecteur et du protégé. *Howie* et le *Rookie* feront le serment de s'entraider, ils s'uniront pour résister aux ennemis qui les entourent ; ils deviendront « *Howie le Rookie* ».

C'est dans un univers résolument masculin, pour ne pas dire au cœur même de la psyché masculine, que nous plonge cette pièce mise en scène avec beaucoup de sobriété par Fernand Rainville. Claude Despins et Maxime Denommée livrent un véritable tour de force. Ils s'attaquent avec beaucoup de vigueur et de nuances à ces partitions costaudes, qui ne pardonnent pas une perte d'énergie ou un ralentissement. Les deux acteurs parviennent très bien à s'approprier la traduction contrastée d'Olivier



Howie le Rookie de Mark O'Rowe, mis en scène par Fernand Rainville (Théâtre de la Manufacture, 2002). Sur la photo (montage) : Maxime Denommée (*Rookie*) et Claude Despins (*Howie*). Photo : Yanick Macdonald.

Choinière. La langue, syncopée et essoufflante, vogue entre une nette oralité, parsemée d'expressions très urbaines, de termes anglais et québécois, et une étrange littérarité, notamment lorsque les deux hommes utilisent des expressions plus savantes ou techniques comme « dangerosité ». Ces termes surprenants semblent pourtant cadrer avec les personnages : on les imagine toujours prêts à glaner quelque part un terme pointu qui saura éventuellement exprimer l'unicité de leur pensée.

Le jeu des acteurs était sans conteste la pierre d'assise de cette production : une interprétation exceptionnelle, parfaitement soutenue par les éclairages subtils, tantôt caverneux, tantôt radieux, et une bande sonore éloquent, seule à dire aussi distinctement l'ambiance cinématographique qui caractérise les péripéties imaginées par O'Rowe. Le résultat est à cheval sur les genres, se situant quelque part entre le théâtre, le conte et le cinéma. Deux garçons, dont le discours n'est pas sans évoquer celui des personnages du *Fight Club* de David Fincher ou encore les propos tenus par les comparses écossais du déjà mythique *Trainspotting* de Danny Boyle, s'avancent vers les spectateurs pour offrir une véritable confession, un aveu qui révèle la lâcheté dont ils sont capables, tout autant que le courage viscéral qui les a jusqu'ici gardés en vie. S'il fallait trouver des références dramaturgiques, nul besoin de chercher longtemps pour penser au théâtre-récit de Daniel Danis. Mark O'Rowe et l'auteur de *Cendres de cailloux* ont en commun cette façon si particulière de narrer au théâtre des événements qui ont déjà eu lieu et de recomposer un nouveau présent, un nouveau réel, à l'aide de ce passé éclaté.

L'Irlande à la Manufacture

Jean-Denis Leduc a bien l'intention de poursuivre cette exploration de la dramaturgie irlandaise. Il songe même à établir un dialogue avec des compagnies de théâtre en Irlande ; d'ailleurs, il a déjà fait parvenir des textes québécois à ses éventuels interlocuteurs irlandais³. Du côté anglophone, de nombreux efforts ont déjà été faits par le Centaur pour faire découvrir les auteurs et les metteurs en scène irlandais. On y a déjà présenté les pièces de Brian Friel, Conar McPherson, Frank McGuinness, Sebastian Barry, Tom Murphy et Martin McDonagh. Le Centaur a même invité à deux reprises le metteur en scène dublinois Ben Barnes, celui-là même qui signera la mise en scène de *Danser à Lughnasa* de Brian Friel au TNM en mars 2003. Il faudra demeurer attentif à cet intérêt croissant du milieu montréalais envers le théâtre qui se pratique et s'écrit en Irlande. ■

3. Informations provenant de l'article d'Ève Dumas, « Théâtre du Québec et d'Irlande : des univers parallèles », *La Presse*, dimanche 17 mars 2002, p. B7.